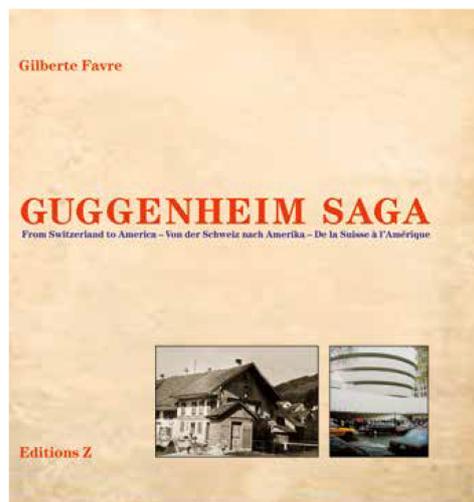


GUGGENHEIM SAGA

de GILBERTE FAVRE

Érudite, dotée d'une plume brillante, l'écrivaine suisse Gilberte Favre est l'auteure d'un essai biographique original sur les Guggenheim, publié en juillet aux Éditions Z. Écrit en trois langues, anglais, allemand et français, il raconte l'«histoire exemplaire» d'une famille qui, de Suisse à l'Amérique, marcha «sur les chemins de la fortune, de la créativité et de la philanthropie». C'est en 1989 à Venise, que Gilberte Favre commence sa quête sur les origines helvétiques de Peggy Guggenheim, née en 1898, mécène, galeriste et collectionneuse d'art, dont la fille, Peggyen Vail, était née à l'Hôtel Beau-Rivage d'Ouchy. La patriarche de la famille, Meyer Guggenheim, père de Solomon (le fondateur du Musée Guggenheim de New York), était lui né soixante-dix ans plus tôt que sa petite-fille Peggy, en 1828, à Lengnau, en Argovie. «Avant sa naissance, rappelle Gilberte Favre, Lengnau recensait trois cent quatre-vingt seize Juifs (dont vingt-huit Guggenheim) et quatre cent cinquante trois chrétiens.»

La vie est dure. En 1847, Meyer quitte Lengnau et débarque à Philadelphie, deuxième ville industrielle de l'Amérique. Il est vendeur ambulant de rubans, dentelles et divers autres objets, avant de développer la formule d'une pâte à fourneaux, une étonnante crème de nettoyage, pour laquelle il construisit une usine. «La substance est quasi miraculeuse puisqu'elle est censée ne pas laisser de traces sur les mains des ménagères confrontées chaque jour à un combustible nommé 'anthracite'.» La suite de l'histoire est une véritable «saga», que Gilberte Favre et son éditeur agrémentent de photos d'archive et enrichissent avec un arbre généalogique — non exhaustif, certains registres étant incomplets—, conférant à l'ouvrage une épaisseur historique.



Les pages de Gilberte Favre dévoilent des pépites, tel le témoignage de Bernard Baruch, un ami banquier: «La famille Guggenheim fonctionnait comme une armée parfaitement disciplinée sous la direction du commandant en chef Meyer.» Ce fervent mélomane insista pour que ses enfants apprennent le violon, le violoncelle, le piano et la flûte, ajoute l'auteure. Peut-être songeait-il à la possible émergence d'un Orchestre Guggenheim... Chaque matin, à six heures, les enfants étaient sortis de leur lit et contraints à faire leur gammes et à répéter leurs morceaux.»

Si le nom Guggenheim est aujourd'hui célèbre dans le monde entier, ce n'est pas tant par la fortune acquise par Meyer Guggenheim que par la créativité de ses héritiers, poursuit Gilberte Favre. Et par leur flair artistique. «Sans Peggy et Solomon, petite-fille et fils du patriarche, les Kandinsky, Max Ernst, Mondrian, Klee, Tanguy et Pollock n'auraient sans doute pas réussi à s'accomplir.» Mais comment expliquer la source de cette combativité et détermination? Pour l'auteur de la postface, Roy Oppenheim, publiciste suisse qui connut Peggy Guggenheim, «le fait d'avoir été confinés dans l'univers difficile d'un ghetto du canton d'Argovie a pu décupler une force, une vitalité, une volonté qui a enflammé la famille Guggenheim de génération en génération...» Et de conclure que «comme Gilberte Favre le montre remarquablement dans son essai biographique, c'est le succès économique qui a rendu possible l'engagement culturel et social exemplaire qui fait aujourd'hui la réputation notamment de la Fondation Guggenheim.» Une saga qui, pour Gilberte Favre, montre ce dont sont capables des personnes créatives.